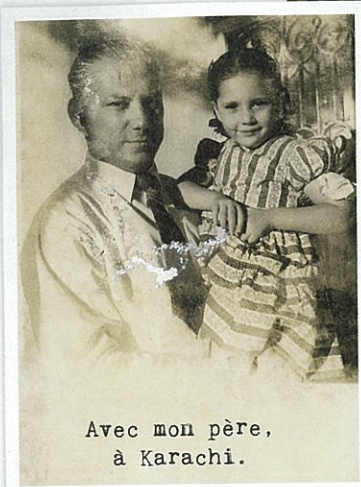


ZARINA KHAN

L'école de la paix

Un parcours digne d'un roman. Philosophe, auteur
et metteur en scène, Zarina Khan a consacré
toute sa vie au théâtre. Loin des paillettes, elle en a fait
un outil de réconciliation et d'amour. Rencontre.

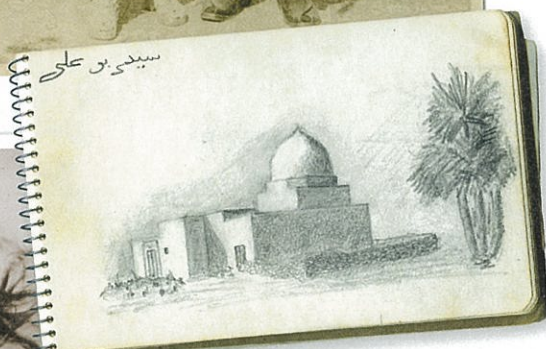




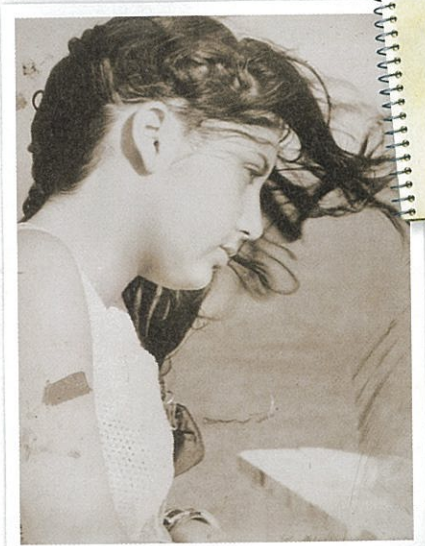
Avec mon père,
à Karachi.



En 1959,
j'ai 6 ans.



J'ai passé une partie
de mon enfance à Tunis.



Mes grands-parents
et ma mère.



NOM: Zarina Khan
NAISSANCE: En 1954 à Tunis
FAMILLE: Trois enfants, Kyril, Maïa et Ivan
MÉTIER: Philosophe, auteur et metteur en scène, Zarina Khan fonde sa compagnie théâtrale en 1984. À partir du double apprentissage de la philosophie et du théâtre, elle développe une méthode d'ateliers d'écriture et de pratique théâtrale qui s'adresse à tous les cycles de l'enseignement, de l'école maternelle jusqu'à l'université. Elle ouvre ainsi des espaces de questionnement et de création et élabore un réseau d'ateliers à travers le monde pour favoriser la rencontre des cultures. En 1993, elle monte l'opération "Théâtre et liberté dans la guerre" et crée un atelier d'écriture et de pratique théâtrale à Sarajevo, qui donne le jour à la pièce "Le Dictionnaire de la vie". En 1995, elle est nommée experte pour la paix par l'Unesco et, en 2005, elle est sélectionnée pour le prix Nobel de la paix. En 2016, elle est l'auteur d'un très beau récit autobiographique, "La Sagesse d'aimer", aux éditions Hozhoni.
LIEU DE VIE: Depuis seize ans, elle est installée à Mirabel, en Ardèche, et dirige un lieu de rencontres interculturelles, Art'Kafé.

Passé

"Ma vie est intimement liée aux grands événements du XX^e siècle"

Je suis née en Tunisie. Mes grands-parents s'y étaient installés en 1917, au moment de la révolution russe. Ma mère, russe dans la Tunisie française, s'est engagée dans l'armée française pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle était interprète. Un ami disait: "Les Russes attrapent les langues comme des rhumes." Je parle six langues. Comme elle était très brillante, après la guerre, on lui a proposé de rejoindre la diplomatie française et elle est donc partie au Pakistan. C'est à son arrivée, lors de la réception d'accueil à l'ambassade de France à Karachi, qu'elle a rencontré mon père, un prince indien. Il avait quitté l'Inde et un destin tout tracé pour participer au projet fou de créer ce nouveau pays, une terre de paix. Ils ont eu le coup de foudre immédiat. Et ont été le premier couple mixte du Pakistan. Malheureusement, leur mariage a été une catastrophe, car, d'un point de vue politique, personne n'en voulait. J'avais 3 ans et demi quand ma mère a été victime d'une lapidation. Elle a failli mourir. Comme nous étions en danger, mes parents, alors qu'ils s'aimaient, ont décidé de se séparer. Cela a été le début d'un exil intérieur. Nous sommes parties, ma mère et moi, en Tunisie retrouver mes grands-parents. Mon père, très pieux, m'a laissée, par amour, embrasser la religion de ma

mère. Je suis donc devenue orthodoxe à l'âge de 4 ans. Je n'ai revu mon père que deux fois, adulte, pour lui présenter mes enfants. Il avait refait sa vie et eu d'autres enfants. Quelques années plus tard, ma mère a rencontré, à Bruxelles, son second mari, un Allemand. Lorsqu'il a été nommé ambassadeur d'Allemagne en Espagne, nous sommes partis vivre à Madrid. Nous recevions toutes sortes d'hommes politiques. C'est le chancelier Konrad Adenauer qui m'a expliqué le monde et les enjeux géopolitiques. Il avait 88 ans et moi 12. Cela a été une rencontre fondamentale. Nous avons beaucoup discuté. J'étais très curieuse. J'ai aussi découvert le passé nazi de mon beau-père. À cause de cela, j'ai quitté ma famille à 12 ans pour m'installer chez des sœurs dominicaines en Suisse. Je ne pouvais plus vivre sous le même toit que cet homme. Je n'en veux pas à ma mère, c'était un amour immense. J'ai compris que les parents ne peuvent composer qu'avec la réalité de leur propre histoire. Pendant mes études de littérature comparée et de philosophie, à Paris, j'ai rencontré et épousé un juif polonais, Luc Rubinstein, en 1976. Il était pianiste et manager de jazz. Nous vivions entourés de grands musiciens, comme Steinbeck, Nougaro... Pour moi, cela a été

une découverte, car je ne connaissais que la musique classique de ma grand-mère, cantatrice et pianiste. Nous avons eu deux enfants, Kyril et Maïa. Comme j'avais été enfant unique, je voulais vraiment fonder une famille. Avec mon mari, j'ai découvert les dégâts causés par la déportation. Il est mort très jeune, détruit et épuisé par le poids de son histoire. Plus tard, en 1988, j'ai eu un troisième enfant, Ivan, qui a fait des études de psychologie et écrit un mémoire sur la pleine conscience. Il a été un cadeau pour moi. Ma vie a été trépidante, j'ai été entourée. Je sais que mon père m'aimait et ma mère aussi, malgré ses écartèlements. Mes grands-parents russes m'ont apporté la plus grande des richesses: l'art. Contrairement à ce que l'on dit souvent, l'art n'est pas la culture générale, mais un appui intérieur, qui permet de ne jamais se sentir seul. ➔

Présent

“La création est une réconciliation avec soi et avec le monde”

Adenauer m'avait annoncé: “Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire, maintenant, c'est à toi de jouer.” Cette phrase a été essentielle dans ma vie. À 4 ans déjà, j'avais monté ma première pièce de théâtre à l'école maternelle de Tunis avec des camarades de classe. Je me souviens que la pièce s'appelait *L'Opéra des secrets*. J'ai compris très jeune que tous les enfants ont des souffrances. Et que celles-ci restent silencieuses. Le théâtre m'est apparu comme un moyen de réunir douleur et joie. Les douleurs se transforment en joies quand on les dit. Je n'ai jamais cessé de faire ce que j'avais inventé dans cette cours de récréation: réunir des enfants, des hommes, des femmes, exilés ou pas. C'est pour cela que j'ai créé une méthode: les ateliers d'écriture et de pratique théâtrale. Jeune, j'ai eu la chance de travailler un peu avec Ingmar Bergman. Il m'a dit que je ne serai pas comédienne, que j'allais m'ennuyer avec les mots des autres. C'était vrai. Dans mon théâtre, on ne joue pas la comédie, on est acteur, en action de dire. C'est un espace de réhabilitation de soi. La compagnie Zarina Khan est née pour ces ateliers. Nous avons vite été connus et sollicités par les enseignants. J'applique cette méthode dans les zones de conflit, de guerre ou dans les banlieues difficiles. En octobre 1993, j'ai été invitée par une association d'étudiants à me rendre

à Sarajevo pour présenter une conférence. Ils voulaient faire comme si la guerre n'existait pas. J'ai accepté, à condition de venir, non pas pour une conférence, mais pour recueillir la parole de la jeunesse de Sarajevo. Une étudiante, Alma, a recruté des jeunes dans les quartiers, au péril de sa vie. L'ONU m'avait accordé sept jours, dont deux pour le trajet. Nous avons passé quatre jours à écrire *Le Dictionnaire de la vie* et donné trois représentations le cinquième jour, dans trois endroits de la ville, pour des questions de sécurité. Il y a cette union magnifique, le temps d'une représentation, où l'on peut pleurer et rire ensemble, où toutes les frontières de nos cultures et de nos religions sont abolies, où une vaste immensité, celle de l'humanité, apparaît. Je crois que toute ma vie j'ai vécu pour ces instants-là où l'on dépasse ensemble tout ce qui nous sépare. C'est passionnant. Fort heureusement, les 14 adolescents qui ont participé à l'aventure ont survécu. Je les ai retrouvés en 2014. Nous envisageons d'ailleurs de réaliser un documentaire sur cette expérience. *Le Dictionnaire de la vie* a été repris partout dans le monde et traduit dans 21 langues. En 1998, j'ai fait *Le Dictionnaire de la vie de Beyrouth*, avec six écoles de six quartiers différents, mais malheureusement j'ai été arrêtée

par la milice syrienne et retenue prisonnière. J'ai refusé de donner les textes et les images des jeunes qui participaient à l'écriture de la pièce. Finalement, l'ambassadeur de France a fait suivre les images par valise diplomatique, et envoyé les textes en France via internet, avant de tout détruire. Nous avons été dénoncés. J'ai passé ma vie à développer des espaces où l'art répare la vie, la transcende. La création est une réconciliation avec soi et avec le monde, même avec ceux qui nous ont blessés. Les ateliers d'écriture et de pratique théâtrale devraient être obligatoires dans toutes les écoles, vu les résultats que nous avons. J'ai travaillé avec des publics très différents, souvent avec des jeunes des cités. C'est à ce moment-là que je suis passée au cinéma. En 1998, j'ai réalisé le film *Ados Amor*. Mon idée était de donner la parole aux jeunes et de leur faire comprendre que l'on est tous auteurs, acteurs et metteurs en scène de nos propres vies. Parfois, les gens me disent, par rapport à ce qui se passe dans le monde, “Tu es naïve.” Mais non, je l'ai vu et vécu des milliers de fois. Ces ateliers qui ont fait le tour du monde ont relié des gens qui ne se connaissaient pas. Un peu comme un collier de mots qui aurait fait le tour de la terre. Et comme la terre a besoin de beaux colliers! ➔



Mes enfants, Maïa et Kyril.



Lors d'une représentation.



Mon portrait.



En Tunisie, en 1978.



Le restaurant associatif Art'Kafé, à Mirabel.



À la naissance de mon fils Ivan.

“Le Temps traversé”, itinérance théâtrale au village de Mirabel.





Futur

“Aujourd’hui, je peux dire que je suis partout chez moi”

Je suis installée à Mirabel, une petite ville d’Ardèche, dans laquelle je me suis réfugiée après une rupture douloureuse. C’est un peu le hasard qui m’a conduite ici. Anéantie, j’ai fait 700 km d’une traite en voiture et j’ai acheté une maison, parce que j’ai senti que j’étais enfin chez moi. Mon fils Ivan avait 10 ans lorsque nous nous sommes installés. Tout le monde autour de moi s’est dit : “Elle est folle, elle va rester trois mois.” En hiver, on peut faire le tour du village et ne croiser personne. J’ai appris à allumer des feux. Je fais une très bonne cuisine végétarienne, paraît-il. Je mélange les influences indiennes, tunisiennes et russes. Cela fait seize ans et je suis très heureuse. J’ai retrouvé en Ardèche les couleurs de mon enfance, du Pakistan et de la Tunisie. J’ai fondé la compagnie Zarina Khan Rhône-Alpes et inventé un concept d’itinérance théâtrale. J’écris pour un village ou un site, et le public marche en faisant des haltes. Pour beaucoup d’acteurs, c’est une première. J’ai aussi monté un spectacle à partir du livre d’Olivier de Serres, *La Ballade de la Lavandière*, que je joue seule, régulièrement. J’ai également créé un centre interculturel, qui s’appelle Art’Kafé, en-dessous de chez moi, dans les remparts. Mes enfants ont grandi. Mon fils aîné vit à Zagreb depuis huit ans.

Il réalise et compose de la musique. Ma fille Maïa est metteuse en scène et a trois filles. Mon dernier fils, Ivan, va probablement s’installer à Grenoble. Mes projets ? Avec quelques-uns, nous avons acquis, dans le cœur du village, le temple protestant où Olivier de Serres, un agronome français que j’admire, recevait lorsqu’il était réfugié à Mirabel. Il y a 1 000 m² à restaurer, je n’ai pas beaucoup d’argent, mais je voudrais trouver des fonds pour ce projet. Tout ce que j’ai reçu, je veux l’offrir. Vivre en conscience et en harmonie avec ce que l’on a reçu est le seul moyen d’accéder au bonheur. Aujourd’hui, je peux dire que je suis partout chez moi. Et puis, il y a mon livre, mes livres. Il me reste encore deux tomes à écrire. J’ai fait beaucoup de choses seule dans ma vie, j’ai accompagné les autres des milliers de fois. Mais là, je voulais être accompagnée par un éditeur en qui j’aurais confiance, sur qui je pourrais m’appuyer. J’ai eu la chance de rencontrer Bernard Chevillat et sa femme Muriel, les fondateurs des éditions Hozhoni. J’ai envoyé mes textes chapitre par chapitre et, un jour, ils m’ont annoncé que j’avais rédigé les 300 premières pages sans m’en rendre compte. Ils m’ont proposé de poursuivre l’aventure avec deux tomes supplémentaires. À la fin du premier livre j’ai 13 ans, alors vous pensez bien qu’il me

reste beaucoup de choses à raconter. Je n’ai pas voulu écrire sur ma vie, mais pour donner de l’espérance à tous ceux qui vivent l’exil, qui sont séparés et déchirés par une géopolitique absurde, pour leur transmettre des éléments qui m’ont permis de survivre. Ce qui m’a porté toute ma vie, c’est de me dire que les expériences de ma vie, si dure fut-elle, pouvaient être l’engrais de la paix. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR CAMILLE VURPAS PHOTOS MICHEL LEYNAUD, SIMON BUGNON